

SCRIBOUILLARD

Ne vous fiez pas à la Rousse ou au Petit Robert-deviendra-grand, rien de méprisant dans ce mot : il grouille d'affection et de complicité. Un scribouillard, c'est un écrivain en moins sérieux, un Académicien à poil. L'image est amusante, quoique rebutante. S'agirait pas d'écrire de la daube non plus au prétexte d'être décalé. Faire n'importe quoi, certes, mais bien.

Le scribouillard, c'est le gars qui écrit sans grande prétention, qui galère avec le Verbe beaucoup plus que Hugo, qui gratte du papier, mais pas pour l'administration. L'écriture, ça lui démange l'âme et le poignet. Quelque chose le turlupine : la démangeaison vient de lui-même, du monde qui l'entoure, d'une image ou d'un mot... Qu'importe ? On ne va pas commencer à déblatérer sur les multiples inspirations possibles. Ce qui compte c'est de grattouiller les lettres et le papier.

L'auteur.trice est publié.e, le scribouillard s'en fiche de la publication : il écrit. Voilà tout. Verbe intransitif, n'en déplaise à Barthe. On n'insiste pas sur la filiation du texte avec une personne, mais sur l'écriture, dans le geste, dans son élan et sa matérialité. "Scribouillard". On entend le grattement matériel de la feuille, puis la bouillie d'idées et de mots enchevêtrés et enfin le buvard — il faut éponger le surplus d'encre pour arriver à une partition lisible.

Si ce n'est pas nous, c'est notre ami d'écriture, compagnon des mésaventures de la page blanche. L'écrivain est trop loin des autres depuis qu'il a gravi les marches du prestige et de la reconnaissance. Version inaboutie de l'écrivain ? Écrivain raté ? Premier stade du Pokémon dont l'ultime évolution serait l'Académicien ? Inutile débat, comme celui de savoir si devenir adulte suppose d'abandonner son âme d'enfant. Superposition de figures maniant le stylo ou le clavier. Du bricolage, du bidouillage, de la débrouille en pleine littérature. Comme si un gosse avait pris les commandes et s'amusait à appuyer sur tous les boutons, au p'tit bonheur la chance.

Simon

N°1 - AVRIL 2021

WIZARD

Weez faisait partie du Gang des Scribouillards. Il complexait un peu de ne pas écrire comme nous : lui ne parlait bien que le multinaire, cet imbitable moirage quantique et coloré. Défoncé à la caféine, il se nourrissait exclusivement de sushis frelatés achetés en bas de chez lui. Mais il était l'un des nôtres. Il était celui par qui nos articles arrivent chez vous, à coup de cryptage stéganographique dans les flux vidéo. Il n'avait pas son égal pour contourner la censure officielle, celle dont on ne parle pas, mais qui modèle insidieusement votre vision du monde. C'était grâce à lui, si nous pouvions descendre dans la rue, traquer, observer, pour mieux vous informer de ce qu'il s'y passe vraiment et que l'on vous cache.

Hier, Weez ne s'est pas connecté. C'était pas son genre. J'ai écumé Tweaker, Darkrezo, Gafamville, Tok², tous les endroits où il traînait habituellement. Rien... Et puis ce matin, toujours sans nouvelles, j'ai commencé à vraiment flipper. Alors j'ai chopé Mario et Simon, parce que j'avais la trouille d'aller seule chez Weez. On nous a appris là-bas qu'un SU-Grav avait pilé hier matin, alors qu'il achetait ses sushis, et qu'on l'avait embarqué.

Notre voix dérange, ça ne fait aucun doute. La langue modèle la pensée, paraît-il. L'étriquer, c'est contrôler les masses. Ce que vous ne pouvez dire, vous ne pouvez que difficilement le concevoir. Nous sommes là pour vous. Pour vous enrichir. Pour garantir que vous gardez votre indépendance d'esprit dans ce monde vidéoformaté. Mais pour combien de temps encore ? Jusqu'où conserverons-nous le choix de nos mots ? Pendant combien de temps encore seront-ils lus ? Compris ? Savorés ?

Nous ne baisserons pas nos mots. Nous écrirons toujours cette ligne de front et nous nous battons, pour que vous puissiez continuer d'exprimer librement ce que nous ne dirions pas.

Sarah Chamane

MON SARTRE À MOI

Mon Sartre à moi, il est né en 1905. Mais ce n'est pas lui qui m'intéresse, c'est sa femme. Enfin non, pas sa femme, mais son amoureuse. Car Simone n'a jamais voulu se marier avec lui, estimant que le mariage multiplie par deux les obligations et corvées familiales et que ce temps perdu aurait altéré leur relation. Pas bête !

Il était cool, Jean-Paul, il fermait les yeux sur les relations qu'entretenait Simone avec les femmes. Je crois qu'ils s'aimaient d'un amour absolu qui n'enferme pas, de celui qui fait croire qu'ils étaient les seuls êtres au monde à s'aimer comme ça. Enfin bon, je diverge. Revenons à mon Sartre, ou plutôt à sa chérie...

Simone de Beauvoir écrivit quelques romans et essais traitant du communisme, de l'athéisme et du féminisme, et dont le succès lui accorda l'indépendance financière suffisante pour ensuite vivre de sa plume — et de ses convictions ! Elle fut, parmi d'autres, à l'origine du mouvement existentialiste. Voici une de ses citations qui permet de comprendre l'essence de ce courant : « J'accepte la grande aventure d'être moi. » Si tu ne comprends pas, tape « existentialisme » où tu sais, car c'est pas dans ce petit encart que je vais pouvoir l'expliquer...

Simone, au caractère bien trempé, obtient la notoriété en publiant l'essai *Le Deuxième Sexe*, the référence du féminisme : la condition de la femme à travers les traditions fait scandale, et tout particulièrement le chapitre où elle parle de maternité et d'avortement. Quant au mariage, elle l'assimile carrément à la prostitution lorsque la femme est dominée inextricablement par l'époux.

En résumé, ma Simone devait être un peu psychorigide, sûrement pas très marrante, mais elle fait partie de celles qui ont apporté quelque humanité à ce monde béotien. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

Mie

INSPIRATION

Vous aimeriez savoir comment vient l'inspiration, celle qui vous réveille à cinq heures du mat', avec frissons, l'œil hagard, en quête d'un stylo ? La question me semble mal posée. Avant tout, vous devriez vous demander : qui est l'Inspiration ?

Je L'ai croisée pour la première fois il y a bien des années. C'était une jeune cavalière, rayonnante et mystérieuse, insoutenablement belle, entourée d'une harde de mots sauvages. Sur sa noble monture, elle est venue à moi, pour effleurer du doigt mon front interloqué. Puis, Elle est repartie, embarquant au galop Ses si farouches mots, jusqu'au bout de la nuit.

Aussi vite que j'ai pu, j'ai sorti mon calepin et en ai griffonné quelques-uns en vrac, en bordel, à la suite... jusqu'à l'oubli. Je me suis retrouvée avec quelques belles phrases qui me venaient d'ailleurs, et dont j'avais par chance été le témoin privilégié...

C'est toujours ainsi. Elle vient quand ça l'arrange, reste si ça lui chante, et repart quand Elle veut : c'est Elle qui tient les rênes. Aussi donc c'est à nous, les petits scribouillards, de rester en alerte, préparés à bondir, dès qu'un martèlement perçu à l'horizon annonce la venue d'un monde imaginaire. Sommes-nous condamnés à l'attendre ? Peut-être...

Quand certains La courtisent par leur vie dissolue, d'autres prennent une muse, pensant L'apprivoiser. Mais voilà... L'Inspiration n'est pas une catin bohème, qu'on culbute au salon en ébats tarifés.

Créature farouche, Elle est pétrie de grâce. On ne La provoque pas : il faut d'abord La vivre. Car Elle est fille de l'émerveillement et de la gratitude, sœur de l'accueil et du renoncement.

Chercher l'Inspiration est une vaine quête.

Car toujours Elle ne vient que si nous l'oublions.

Sarah Chamane

L'ÉCRITURE LA GRANDE AVENTURE DE L'IMAGINAIRE

Depuis de nombreuses années, l'écriture fait voyager celui qui décide de prendre possession de la plume. Et l'imaginaire dans tout ça ? Il fait lui aussi partie de cette grande aventure. Autrefois, alors que les ordinateurs et l'Internet n'existaient pas, l'écrivain utilisait la plume à encre, le papier, les cahiers et la machine à écrire pour s'adonner à ce périple.

Les années ont passé et les fameux ordinateurs sont apparus. L'Internet suivit dans la foulée. Permettant à ces passionnés de la plume de faire un grand pas en avant et un saut de géant. L'imaginaire volait où bon il lui semblait. Rien ne pouvait l'arrêter. Et l'écriture explorait maintenant de nombreux thèmes à la demande de son pratiquant.

Un enfant qui apprend à écrire voit de nombreuses portes s'ouvrir sur l'imaginaire. Et celles-ci le suivront jusqu'à l'âge adulte. La grande aventure de l'écriture dans l'imaginaire commence dès l'enfance lorsque nous traçons nos premières lettres et écrivons nos premiers mots sur le papier. Nous sommes en quelque sorte des pionniers.

Une nouvelle génération d'écrivaines et d'écrivains commence à croître. Il est de notre devoir de les encourager. Car lorsque nous ne serons plus de ce monde, la grande aventure doit continuer. Des sites web ont été créés et encouragent cette belle entreprise. Notre forum a donc sa raison d'être. Un jour, nous passerons le flambeau et de nouvelles histoires naîtront. Et qu'en est-il des lecteurs ? Nous leur léguerons en héritage une partie de notre âme qui fleurira encore et encore.

Comme le dit si bien ce dicton : Les paroles s'envolent, mais les écrits restent. Je suis d'accord avec ces mots. Toujours gravés dans ma mémoire en lettres d'or. Comme un joyau précieux caché quelque part et qui ne demande qu'à se faire découvrir. Ils fleurissent comme les Narcisses au printemps. Saison où la vie reprend et se réveille.

Kate Belouga

HALIEUTIQUE PRINTANIÈRE

Il est des moments où tout un chacun éprouve le désir irrésistible d'affubler son prochain d'un nom d'oiseau. C'est ainsi. Après tout, nous sommes avant tout humains. Les sources d'inspiration sont nombreuses, mais assez bizarrement, moult appellations fleuries figurent dans les manuels d'halieutique (rappelez-le utilement, l'halieutique n'est pas une figure de raie torique). Aussi, travaillons sans filet, et partons de ce pas en haute mer pratiquer la pêche au moult, pour rapporter les principaux et savoureux exemples de saison...

Congre (nm) : Poisson à l'intellect limité. La finale de ce chaleureux régionalisme est usuellement aspirée, en prenant garde aux arêtes. Ex. : « Espèce de cong' ! », « Celui-là, c'est un King-Cong' » (abruti gratiné, servi avec un filet d'huile ou de citron, selon les goûts).

Maquereau (nm) : Poisson vénal au goût vestimentaire discutable, vivant de l'élevage des morues (voir ci-dessous). Ex. : « C'est dans la morue que le maquereau excelle ! »

Morue (nf) : Poisson peu farouche, dont les atours excentriques et colorés attirent bien plus que le regard. Sa chair et son vocabulaire sont usuellement très salés. Peut se consommer en brandade, pour le plaisir de la bouche. Ex. : « Mais où tu l'as pêchée, ta morue ? »

Perche (nf) : Poisson de grande taille. À consommer tendu. Sous cette forme, il remplace aussi avantageusement toute arme contondante. Ex. : « À trop tendre la perche, on finit bien par se faire battre » (proverbe percheron)

Thon (nm) : Poisson plutôt jeune, dont le physique exotique défie les lois de l'esthétique. D'aspect rebutant, sa consommation requiert une dose substantielle d'alcool, alors que sa chair est tout aussi bonne que celle d'autres espèces. Ex. : « le thon t'aime, tonton, bois un coup, ça va passer »

Sarah Poisson-Chamane

WONDERLAND

Le lapin blanc a des allures de Johnny Rotten crachant Anarchy in the UK. Il squatte au comptoir d'un bistrot et s'enfile des bières à la carotte. Alice porte un jean tailladé aux genoux, boit du Coca Whisky, fume des tarpés, et balafre ses ex à la lime à ongles. Les lutins font du trafic d'armes, les princesses dansent dans les boîtes de strip, le prince charmant aligne les CDD ou pointe à Pôle Emploi. « Les verrous sont poussés au pays des merveilles », me baratine Robert Desnos, avant de décoller en ULM du Machu Picchu avec une dizaine de condors.

On a perdu la clef des songes. Peut-être qu'elle est enfermée dans la Zone 51 avec l'Arche d'alliance et le cadavre momifié d'un alien teigneux comme la gale. Pas moyen d'en obtenir une au marché noir, sur les docks de Cayenne où accostent les navires des trafiquants de rêves. J'échoue dans un rade de l'île de Pâques, le soleil transpire des gouttes de lumière brûlante, j'avale une absinthe au goût de plante carnivore. Et le Pacifique s'ouvre sous un ciel d'opéra, avec ses ballets de géolands.

Je crois retrouver la clé miraculeuse dans une jonque sur le Mékong, bercé par le roulis soyeux d'une nuit de Chine câline. Les horizons du bout du monde auront toujours un effet aphrodisiaque. Mais la joie était de courte durée, il faut repartir dans le maelstrom de la vie, franchir de nouvelles frontières, traverser les cases de l'échiquier. Le cavalier menace avec l'épée du doute, le fou chamboule la raison la plus raisonnable. Et la reine de cœur coupe toujours la tête des amants inconscients.

C'est au détour d'une aube humectée de rosée cristalline, dans le nid du lapin de Pâques, entre la veille et le sommeil, que je découvre la clé, avec Le manuel du Scribouillard Galactique de Merlin l'enchanteur. À mon plus grand étonnement, les pages sont blanches, la 4e de couverture dit que c'est à chacun de créer les jours et les nuits à venir, selon ses envies et ses humeurs du moment présent.

Mario

LA BATAILLE DU MONT SAINT-MICHEL

Des faisceaux de laser rouges striaient les nuages d'encre depuis Avranches, des chevaux s'étaient fait désintégrer vers Pontorson, et l'archange Saint-Michel, profitant de sa position hautement stratégique, vomissait des salves à protons sur les cyber-huîtres géantes malouines lancées à toute allure dans la baie. Les scies rotatives héliotractées de Dinan avaient trucidé la passerelle, coupant totalement la forteresse du continent. Les propulseurs à cidre corrosif du Cotentin bataillaient ferme contre les bombardiers au sarrasin de Cornouailles et parfois dans le ciel assombri jaillissait, comme une manifestation du divin, un puissant trait doré qui se brisait dans un craquement effroyable sur le bouclier ionique du Mont. Les jardins de l'abbaye recueillaient les carcasses carbonisées des esquifs guingampais qui parvenaient à se faufiler dans la faille temporaire ouverte par le rayon pour se faire aussitôt shooter par les moines aux commandes de mitrailleuses XXL bénies par leurs soins.

Le combat s'annonçait rude. Du côté breton, on attendait les cargos à fusion nucléaire de Rennes pour reprendre l'ascendant sur les polders fumants contre les droïdes retranchés de Caen, tandis que du côté normand, on regrettait que les cuirassés à propulsion quantique des arsenaux suspendus de Rouen n'aient pu venir en aide à temps aux léviathans à plasma de Granville, dépassés par les sous-marins nucléaires brestois, les thons cybernétiques de Douarnenez et les cyborgs amphibies de Saint-Brieuc.

Sous la bénédiction de l'archange enfiévré, prêtres et moines entonnaient un cantique autotuné sur fond de techno berlinoise que d'énormes basses incrustées dans les remparts rugissaient dans toute la baie. Un hélico virevoltant entre des tirs de roquettes crachait en réponse une Blanche Hermine remixée en version Ibiza, dont le son était modulé par ses allées et venues. Le barrage menaçait cependant de céder sous la pression des débris de drones charriés par le Couesnon.

Simon

NOT DEAD

On dit de moi que je suis une cyberpunkette. Cyber ? C'est si bien selon Zazie. Alors pourquoi pas... Mais punkette ? Je n'ai jamais vraiment su ce qu'« être punk » signifiait. Pour moi, ça se limitait à une fantaisie capillaire montée à grand renfort de gel structurant. J'ai beau me scruter sous tous les angles dans le miroir de ma salle de bain, je n'y vois rien de tout cela. Et de toute façon, je n'aime pas les étiquettes : elles figent comme de la graisse tiède dès que l'on arrête de remuer. Mais admettons, et grattons quand même le vernis : sous le punk, on découvre un être humain. Bon... je trouve ce constat encore terriblement réducteur. D'accord, je possède un foie, deux reins, donc trois raisons de boire Contrex, mais j'ai également des milliers de raisons pour ne pas me croire seulement membre de cette espèce.

Je respire, je m'abreuve, je mange, je dors... Ma chatte ne vit pas différemment. Nos organes se ressemblent : je suis un animal. Et aussi, j'interagis avec mon environnement, je le sens, je le touche, je l'entends. Je lui restitue ce que j'y ai pris, sous une forme nouvelle. Lui et moi échangeons sans cesse et n'existerions pas l'un sans l'autre. De fait, je suis tout sauf un point focal : « moi » n'est qu'une illusion commode. Plus loin, je nous devine, êtres et choses, étroitement liés les uns aux autres, interdépendants au sein des flux éternels de l'Univers, tels les fils de trame et chaîne du Wyrld, savamment entremêlés sous l'œil aiguisé des trois Nornes.

Aussi, lorsque j'observe la voûte étoilée, je vois bien autre chose que des fanaux distants. Il ne s'agit pas d'un ailleurs mystérieux : je porte leurs ferments en moi, comme elles portent les nôtres. Je fais partie du Grand Tout, c'est ma maison. Peu importe ce que je suis, je ne disparaîtrai jamais vraiment : je retournerai juste chez moi... Not dead ? Punk will never die !

Sarah Chamane

SUR LA ROUTE

Ça commence à l'aube, après une averse passagère. Les flaques d'eau brillent sur l'asphalte et impriment la ville à l'envers. Une brise légère et fraîche danse le twist. Je n'échappe pas à la règle des bonnes mœurs sociales, mais j'ai la clef de cette parade sauvage, comme dirait Rimbaud. Sûr que ça va pas me filer le jackpot, mais au moins je sais pourquoi je l'ai pas. Faut tout gagner avec son esprit. Un esprit total éclaté dans tous les impossibles.

Le combi Volkswagen décoré Power Flower, direction Katmandou, première étape obligée, pour rester dans la légende. Lucy in the sky with diamonds sur la sono. Incontournable. Après une valse à deux temps avec une prêtresse du grand mandala cosmique, je bifurque sur Las Vegas. Une partie de poker enfumée de clopes où je gagne un million de dollars à Frank Sinatra. Et que je perds avec une fille vorace de Playboy qui manie le gun plus rapide que Lucky Luke boosté aux amphés.

J'ai toujours aimé les motels pourris où le temps passe en boitant. Avec l'enseigne qui clignote pyschotique. Et un crime sanglant dans la piaule à côté. Pourtant je suis partant pour un palace 5 étoiles à Venise, avec un lustre en cristal et une Colombine fringuée Selene dans Underworld. Paraît que les morsures dans le cou activent des trucs qui peuvent aider au crachat d'un roman. Va savoir.

Debout au carrefour des quatre vents, j'hésite entre l'Asie des steppes mongoles pour le souffle de la liberté, et le Japon ancestral avec ses cerisiers en fleurs et ses geishas métaphysiques. Mégaphysiques aussi. Le monde se divisera toujours, quoi qu'on fasse, entre la sublimation supérieure des grandes envolées célestes, et une love story mouvementée entre un riff de tendresse et un solo de conflit meurtrier. Finalement j'opte pour une sieste sur mon canapé, devant l'épisode 15 673 d'Amour Gloire et Beauté. On se refait pas.

Mario

ARDALÉN VENT DE MÉMOIRE

Ma bibliothèque municipale est un lieu de rencontre à l'ambiance feutrée. Dans son parfum rassurant de papier imprimé et d'étagères en bois, des êtres humains s'y croisent, chuchotent parfois une excuse pour accéder à un ouvrage, feuilletent, jangent, choisissent, puis s'en retournent chez eux vers une autre rencontre, plus intime celle-là.

Des livres, des pages, des milliers de feuilles : ma bibliothèque municipale est une forêt domaniale. Elle est le royaume des arbres, jeunes ou séculaires, tous porteurs d'un récit. À la frontière entre ciel et terre, leur ramure capte une lumière que nous ne pouvons voir ; leurs branches écoutent l'air du temps que nous ne pouvons sentir ; leurs racines se nourrissent des sédiments accumulés au fil des ans et que nous foulons par mégarde. Les arbres métabolisent le temps. Toujours. Sans hâte. C'est un long procédé alchimique invisible pour nos yeux.

Lorsque le vent se lève, les feuilles bruissent. Elles racontent déjà une histoire. Le moment venu, elles abandonnent les branches nourricières et virevoltent, puis rejoignent le tapis forestier ailleurs, plus loin. D'autres s'en nourriront à leur tour. C'est le cycle de la vie.

Je ne me suis jamais considérée comme une auteure. J'écris pourtant, mais ça tient plus de la sale manie que d'un art de vivre. J'ai beaucoup de feuilles trop pâles de n'avoir jamais vu le jour, tant de bourgeons avortés... Une mauvaise graine, chétive, à la limite de l'imposture : voilà comment je me vois. Quand je flâne dans ma forêt municipale, je me sens intimidée. Tous ces arbres, tous ces créateurs ont l'air si grands, si majestueux. J'ai peine à croire que je leur suis apparentée. Une fois pourtant, j'avais été si émue à la lecture d'une œuvre, que — dès mon torrent de larmes asséché — j'ai osé ce que jamais je n'ose : entrer en contact avec son auteur. Il m'a répondu avec une simplicité, une humilité déconcertantes : « Merci de vous être permis de me contacter, merci d'avoir laissé la mer sortir de vos yeux. Merci pour ce merveilleux cadeau ». Merci Miguelanxo. Vous et moi ne sommes peut-être pas si différents.

Sarah Chamane

LE PALAIS IDÉAL

Il y a la vie de tous les jours, la routine, et tout à coup, une idée. Comme une graine, qui tient dans la main, et qui, une fois plantée, donne un arbre de plusieurs mètres de haut avec un tronc imposant. Pour le facteur Cheval, ce fut une simple pierre. L'idée a germé, et son palais est né. Une merveille d'architecture qui montre qu'avec de la volonté et de la persévérance, et sans diplôme, en parfait autodidacte, on peut s'aligner dans la cour des grands.

Je dirai juste qu'il s'est lancé dans son projet à 43 ans, qu'il a mis 33 ans pour le construire, de 1879 à 1912, que le palais fait 26 m de long, 14 m de large, et 12 m de haut (tout le reste vous le trouverez sur le net). Ceci pour illustrer le roman qui, lui aussi, est le palais idéal de celle ou de celui qui l'écrit. Et un roman demande moins de moyen qu'une construction d'une telle ampleur. Juste des mots assemblés.

Tout cela illustre le principe de la création. Une idée et la passion pour la réaliser. La fièvre et le bonheur de chaque instant. Ce qui donne à la vie grise de tous les jours des couleurs flamboyantes. À la routine un piquant incomparable. Le monde intérieur, avant obscur, s'illumine soudain d'une lumière incroyable. Un soleil se lève à l'horizon de l'inconscient. On découvre sa caverne d'Ali Baba. Le « Sésame ouvre-toi », l'idée de créer, ouvre notre âme !

Et pas seulement le roman, mais tous les arts, toutes les façons de s'exprimer, tous les styles, toutes les personnalités. C'est un kaléidoscope planétaire, universel. Un palais aux dimensions impossibles à définir, l'infini de tous les possibles. Par le simple pouvoir d'une idée, la magie d'une envie de s'exprimer. Et pour en revenir au roman, à la poésie aussi, surtout, pas besoin de transbahuter des tonnes de pierres. Une feuille, un stylo. Et du rêve sans aucune limite.

Mario

<https://forum.ecrire-un-roman.com>

LE SCRIBOUILLARD
GALACTIQUE
Le Journal du Forum
Ecrire Un Roman
© LSG 2021